

Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Montréal, Fides, 2000, 572 p.

Xavier Gélinas

Volume 1, Number 2, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024449ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024449ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gélinas, X. (2001). Review of [Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Montréal, Fides, 2000, 572 p.] *Mens*, 1(2), 171–174.
<https://doi.org/10.7202/1024449ar>

COMPTES RENDUS

YVAN LAMONDE, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Montréal, Fides, 2000, 572 pages.

Nul n'était mieux désigné qu'Yvan Lamonde pour livrer cette première synthèse d'histoire intellectuelle et culturelle de notre long XIX^e siècle. Après trente ans de labeur se traduisant par autant de titres (excluant les articles) d'anthologies, d'éditions critiques, d'études et d'inventaires, il n'est pas de «territoire de la culture québécoise» qu'il n'ait arpenté. Le temps était venu d'un cadastre complet.

Yvan Lamonde a souhaité rédiger une histoire *sociale* des idées. Le pari est gagné. L'ouvrage va au delà de l'analyse désincarnée, sans tomber dans une crudité matérialiste représentant les idées comme des sous-produits déterminés par l'économie et la démographie. Il reste que ces soubassements rendent possible la vie intellectuelle. Qu'il s'agisse des taux d'alphabétisation et de scolarisation, des données sur l'immigration et la densité urbaine, des conditions matérielles d'existence des journaux, bibliothèques et imprimeries, ou de l'essor des bureaux de poste, Yvan Lamonde leur donne sens. À titre d'exemple, on découvre quelle percée représenta le télégraphe. La liaison entre Halifax et Montréal, en 1851, un quart de siècle avant le chemin de fer, permet aux nouvelles d'Europe, arrivant par bateau, de rejoindre le Bas-Canada même en hiver. Mieux encore, le câble transatlantique arrive à New York en 1866 : Montréal n'a plus que deux jours de retard sur les événements européens. Une révolution, dans une société qui naguère s'informait du monde plusieurs mois après coup.

Résumer cette *Histoire* ne rendrait pas justice à sa richesse. Y feront leur miel les spécialistes et *a fortiori* tous ceux qui, comme le soussigné, n'aspirent qu'au titre de curieux.

On ne peut que signaler, en vrac, quelques éléments éclairants ou rafraîchissants. Retenons, dans la genèse des Rébellions, le brio avec lequel est détaillé l'enchevêtrement des facteurs nationaux et libéraux, interdisant dorénavant toute explication simpliste. Sous un angle plus aigu, plusieurs se familiariseront pour la première fois avec *L'Ami du peuple*, journal des années 1830, d'appellation démophile mais d'orientation antidémocratique, loyaliste et cléricale, dont l'argumentation était aussi développée que celle de *La Minerve* ou du *Canadien*. Aux côtés du patriotisme jusqu'au-boutiste de Papineau et de la mouvance d'Étienne Parent cheminait donc un courant dont il faudra davan-

tage tenir compte. Toujours en histoire de la presse, on n'ignorait pas qu'en raison de l'analphabétisme majoritaire, beaucoup de lecteurs des journaux bas-canadiens étaient en fait des auditeurs, bénéficiant de lectures à haute voix dans les auberges ou sur les perrons d'églises. Mais savait-on que maints journaux recouraient, pour diffuser leurs thèses auprès de cette clientèle, à des dialogues imagés impliquant toujours un «Jean-Baptiste»? L'équation entre la politisation et le niveau d'instruction devra être raffinée... On pourra encore s'attarder sur des propos tenus par d'illustres contemporains, fût-ce pour s'en amuser ou s'en désoler. La prescience d'un Tocqueville ne l'empêche pas d'affirmer, en 1831, qu'il n'entrevoit pas l'ombre d'un chef «qui comprendrait, sentirait et serait capable de développer les passions nationales du peuple» – nonobstant le fait que Papineau déchaîne la tempête à la Chambre depuis longtemps. Alfred de Vigny, sans avoir mis les pieds dans la colonie, décrit ses habitants en 1839 comme de «paisibles laboureurs [qui] n'ont plus ni passé ni présent». Notre amour-propre y préférera la remarque plus neutre et plus juste de Charles Dickens sur la soudaineté du printemps d'ici.

Tout cela est présenté sinon avec grâce, du moins avec netteté et sans lourdeur. Dans les quelques passages où l'auteur relâche sa garde de chercheur objectif, son *Histoire* s'anime d'un souffle qui, sans être épique – il ne s'agit pas de *Notre grande aventure* – ne manque pas de tragique; on songe aux conclusions sur l'échec du rêve patriote. Partout, Yvan Lamonde bannit le style abstrus et la novlangue postmoderne. Il subsiste une certaine aridité, inévitable dans un ouvrage sérieux, mais qu'atténueraient quelques illustrations ou caricatures et davantage d'anecdotes et d'instantanés biographiques. Les coquilles sont rarissimes. Des vécilles s'insinuent bien çà et là. On nous met sur la piste d'un «tableau 46» introuvable (p. 67); des données sur l'immigration britannique sont répétées intégralement (pp. 88 et 135); Edward Blake est investi, en 1882, d'une dignité de premier ministre ontarien perdue depuis dix ans (p. 443).

Ce n'est donc pas du côté des petites choses qu'on prendra le livre en faute. C'est dans l'interprétation que, pour notre part, des réserves seraient de mise. Dans la mesure où les travaux antérieurs d'Yvan Lamonde révèlent ses zones d'empathie, on ne s'attendait pas à ce qu'il se montre d'une tendresse excessive à l'endroit du nationalisme de conservation ou du rôle de l'Église catholique. Le vocabulaire n'est jamais strident; les faits rapportés sont exacts, sans nul doute; il n'y aurait rien à redire sur beaucoup de jugements. Et pourtant...

On ne peut se résigner à l'idée que cent quarante ans d'histoire ecclésiastique se résument à des courbettes devant le régime colonial, à des blocages contre l'instruction et à des imprécations contre la démocratie. Par-delà les tractations, les «stratégies» et l'«encadrement», l'Église apportait sa contribution, qui n'était pas faite que d'obscurantisme. N'était-il pas possible de conjuguer le bonheur, la dignité et même la liberté sur d'autres grilles que celles de la politique? Peut-être l'auteur aurait-il donné un autre son de cloche s'il s'était penché sur la vie des idées en milieu populaire. Yvan Lamonde est d'ailleurs le premier, dès ses pages liminaires, à proposer des pistes dans cette direction et à convenir des limites d'une étude axée sur l'écrit, donc sur la bourgeoisie. Pressentons qu'il y aurait décelé un anticléricalisme vivace (quoique souvent bon enfant), mais sans doute aussi des idéaux autres que l'électivité du Conseil législatif ou l'obtention du gouvernement responsable.

Malgré son traitement proportionné et sa retenue dans l'expression, on devine que l'auteur interprète la conjonction du nationalisme, du conservatisme et de la religion, vers 1840, comme le début d'une glaciation des esprits. Des goûts et des couleurs on ne discute pas, mais n'est-il pas sommaire de qualifier d'apolitique le clérico-nationalisme pour la seule raison qu'il refuse l'indépendance? «Ce nationalisme est apolitique», écrit l'auteur, «parce qu'il refuse d'associer une revendication nationalitaire à une description des caractéristiques culturelles de la nationalité, de faire appel au principe des nationalités pour donner à une communauté nationale identifiée par sa langue, ses mœurs, sa religion et son régime juridique une entité territoriale et étatique souveraine» (p. 319). Il semblerait plus opportun de parler de nationalisme «territorial», ou moins élégamment de nationalisme «anti-nationalitaire». Les générations de journalistes et d'historiens qui ont reproché au clergé ses propos sur le ciel bleu et l'enfer rouge ne le blâmaient sûrement pas pour son apolitisme.

Pour décrire son parcours d'historien, Yvan Lamonde use dans son introduction de l'allégorie d'un séjour en forêt. Une forêt peuplée d'arbres inconnus, de chemins en tous sens, et heureusement de clairières. Concéderait-il qu'un autre pourrait marcher dans les mêmes lieux tout en regardant les choses autrement, en choisissant d'observer tel phénomène plutôt qu'un autre, en ne s'émouvant pas des mêmes espèces? Les voyageurs complèteraient des carnets de notes différents, sans que leur probité ni leurs efforts ne soient mis en cause.

Et certes, les calepins de l'auteur sont bien remplis – soixante pages de notes en témoignent éloquemment. Il faut le louer d'être allé aux sources, de n'avoir rien ménagé. Combien d'autres chercheurs se donnent la peine de consulter à fond les mémoires de maîtrise, pour ne pas parler des bouquins jaunis et des papiers d'archives qui ont été épluchés? Son travail de bénédictin lui fait partager des trouvailles. Une parmi tant d'autres : si Yvan Lamonde n'avait pas musé jusque dans une vieille histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, nous n'aurions pas su qu'un abbé canadien, en 1826, avait entretenu une correspondance avec Chateaubriand.

Ce livre sera précieux pour longtemps, jusque dans ses aspects pratiques. Les notes sont exilées en fin de parcours, mais cela vaut mieux que l'hybride et hoquetante méthode de l'«auteur-date». Et puisqu'elles se limitent à des références bibliographiques, on pourra s'en tenir au texte lui-même sans rien manquer des nuances ou digressions de l'auteur. Un long index onomastique clôt l'ouvrage. La copieuse table des matières console en partie pour l'absence d'index thématique. S'il y a une justice chez la gent intellectuelle, cette *Histoire sociale des idées* se méritera un bel avenir.

Xavier Gélinas

COMPTE RENDU DU 53^e CONGRÈS DE L'INSTITUT D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Les 53^e assises de l'IHAF, qui se tenaient à Montréal du 19 au 21 octobre dernier, proposaient une réflexion s'articulant autour du thème «Éducation et société». Défini dans son sens le plus large, celui-ci a favorisé la présentation d'études qui ont emprunté diverses avenues de recherche : l'oeuvre accomplie en éducation par l'Église, la famille et l'État, le développement d'institutions comme l'université et l'école, sans oublier les formes moins conventionnelles d'enseignement que sont, à titre d'exemples, les expositions, les sermons, etc. Notons que le thème de l'éducation, selon les vœux des animateurs du congrès, ne se confinait pas au cadre spatio-temporel de l'Amérique française ou encore à celui de la discipline historique. Le développement et les perspectives d'avenir de l'université devaient en outre servir de point de départ à une discussion entre chercheurs.

Au nombre des conférences présentées, celles s'intéressant aux multiples facettes de l'école juive montréalaise au XX^e siècle ont constitué l'un des temps forts de ce congrès. Tout d'abord, Ira Robin-